

☆☆☆☆

SYLVIE MASSICOTTE

Avant d'éteindre

Québec, L'instant même, 2014, 112 p., 15,95 \$.

Un imaginaire de la fin

Dans son sixième recueil de nouvelles, qui paraît vingt et un ans après le premier, *L'œil de verre*, Sylvie Massicotte exploite encore avec grande finesse la difficulté de vivre, quel que soit notre âge.

Souvent le milieu est celui de l'école. Le recueil s'ouvre sur un moment en classe. Un animateur d'atelier, dans « L'arbre invisible », obsédé par le fait d'avoir été un enfant abandonné par son père (l'invisible du titre), reçoit avec émotion l'amour tendre du seul enfant blême de la classe. Imaginatif, il se dit alors qu'il est un arbre, un être fort. Cela est précédé dans la même nouvelle — au parcours sinueux, mais limpide, comme la plupart des autres nouvelles — par une visite qu'il rend à sa mère, à qui il apporte des médicaments et qui lui avoue que son père était un voyageur de commerce, un être invisible.

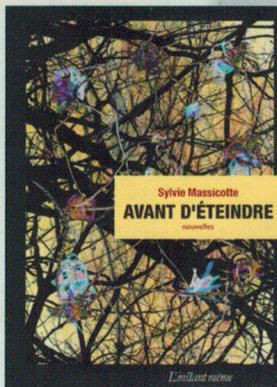
Vingt-trois autres nouvelles, dont le quart a paru en revue ou autrement, viennent donner forme à ce recueil intense et sombre. Des textes montrent d'autres élèves en difficulté, comme ce garçon hypersensible en famille d'accueil, dans « Les blessures », qui éprouve de la difficulté à se concentrer, ou cet autre élève taciturne qui, dans « Les fenêtres de l'homme », écrit des poèmes et semble transcrire le roman *Mathieu* (1949) de Françoise Loranger. Dans « Tu m'avais dit que tu me téléphonerais », c'est d'une femme eseuilée, abandonnée, qu'il s'agit, mais qui prend soin, bravement, de son petit frère.

Les personnages de Massicotte ont la vie dure, ont besoin d'air, de lumière, d'espoir. Ainsi en est-il pour cette femme, dans « Besoin d'air », dont le mari trouve qu'elle lit trop et qui veut une fenêtre qui s'ouvre, mais qui finit par se fracasser, comme ses rêves l'ont été. Voilà une autre Bovary, version moderne.

« Dans le ciel bleu d'automne » annonce une embellie, mais le narrateur se torture les méninges en parlant à une femme qui, comme lui, a expérimenté quelque chose d'éprouvant en voulant « sortir de son sillon » (p. 47). Tout se passe comme s'il regrettrait de s'être « écart[é] de sa voie » (p. 47), alors qu'en même temps il « pensai[t] le contraire » (p. 47). Pensée et discours tortueux pour en rendre compte, comme l'esprit humain dans ses heures sombres.

Au milieu du recueil, on a droit à un instant de bonheur tout simple dans « La clairière », où la narratrice découvre avec surprise la mer au bout d'une excursion. Il en est de même dans « Un cœur », qui met en scène une fille présentant joyeusement à sa mère transsexuelle une autre transsexuelle.

Renouant, mais tragiquement, avec la paternité, et comme bouclant la boucle avec la première nouvelle, celle de clôture, *Avant d'éteindre*, éparpille et pour cela lourde de sens, porte sur la figure paternelle, disparue, à qui une narratrice laconique s'adresse en pensant à lui « avant d'éteindre » son ordinateur. Le noir se fait, symbolique, en finale : « [J]e ne cliquerai pas sur *Send*, sur cendres, je ne cliquerai sur



SYLVIE MASSICOTTE

rien du tout, sauf pour éteindre. Car j'éteindrai simplement. J'éteindrai la fenêtre.» (p. 106)

Quelques rares moments de sérénité ponctuent donc ce recueil, autrement sombre et intense, marqué autant sinon plus encore que les précédents au coin de l'imaginaire de la fin. L'écriture, sobre et assurée, en rend la lecture fascinante.

☆☆☆☆

JEAN-PAUL BEAUMIER

Fais pas cette tête

Montréal, Druide, coll. « Écart », 2014, 144 p., 17,95 \$.

Madame Bovary n'existe plus

Grand lecteur, Jean-Paul Beaumier l'est certainement, plus que la lectrice qui ne lit pas — du moins son œuvre — dans la nouvelle inaugurale, intitulée par dérision « La lectrice ».

L'ouvrage ne s'ouvre donc pas sur le mode euphorique, le narrateur de cette nouvelle rencontrant par hasard une « connaissance » qui lui avoue qu'elle « va [l]e lire bientôt » (p. 14), alors qu'il n'a rien publié depuis dix ans. Cela nous rappelle que la lecture est un goût qui se perd. Madame Bovary n'existe plus.

Dans ce cinquième recueil — en vingt-cinq ans — qui paraît pour la première fois hors de « l'écurie » de L'instant même, presque chacune des dix-sept nouvelles — dont sept ont paru auparavant en revue — est chapeautée d'une épigraphe de Julian Barnes, Flannery O'Connor, René Char, Annie Saumont, Christian Bobin, Georges Perec, Robert Lalonde, Paul Auster, Milan Kundera... L'auteur persiste et lit, fait durer la race des lecteurs, qui se meurt, la nôtre. Un crépuscule... Ça nous en fait une tête...

Dans l'une de ces épigraphes, sans auteur cette fois, chapeautant la nouvelle intitulée « Plaisir sancerre », Beaumier s'amuse à pasticher des « Notes de dégustation » de vins dans le genre stéréotypé : « Une